AMC

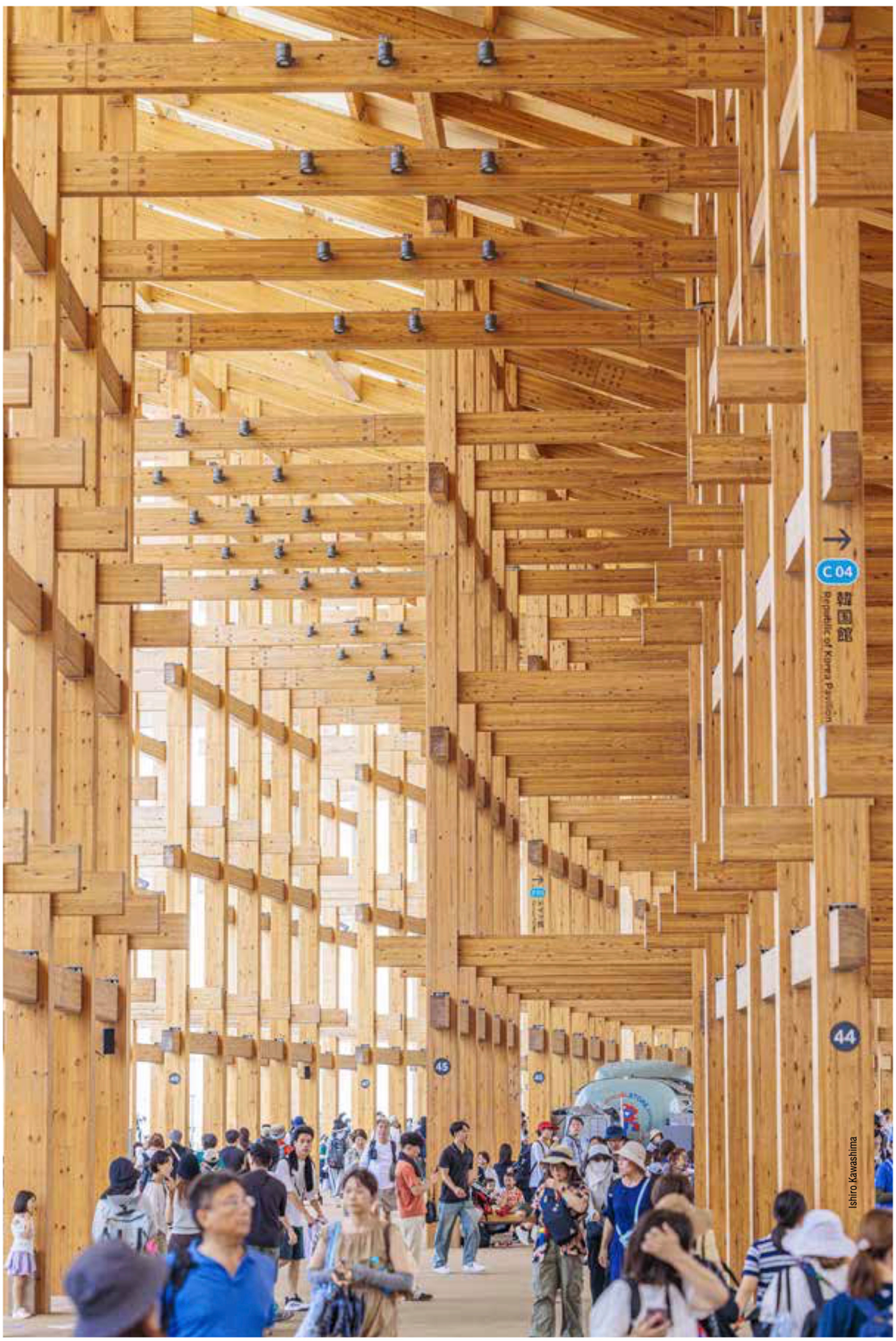
2025 ARCHITECTURE EN FRANCE

49 €
M 02754 - 337S - F: 49,00 € - RD

OSAKA, LE GRAND RING MONDIAL

L'Exposition universelle Osaka-Kansai a attiré quelque 27 millions de visiteurs (dont 10 % d'étrangers), entre le 13 avril et le 13 octobre. Sur une presqu'île de 155 ha étaient présentés 198 pavillons – 158 nationaux et quelques pavillons thématiques dits « signature ». Cette grande fête populaire enjouée, parfois didactique, a révélé les contradictions du monde moderne et le statut bancal de l'architecture contemporaine. Morceaux choisis.

Frank Salama



Ishiro Kawashima

Déambulation des visiteurs sous le Grand Ring de Sou Fujimoto.

QUELQUES ÉPINGLES DU JEU

Lors de cette 36e Exposition universelle, les pavillons témoignant d'une ambition architecturale étaient plutôt rares. On peut citer le Grand Anneau (Grand Ring) de Sou Fujimoto, une œuvre gigantesque (2025 m de circonférence) et magistrale, dans sa fabrication du paysage, qui fédère l'ensemble de l'exposition de manière claire et subtile. Parmi les pays représentés, se sont distingués : le pavillon du Bahreïn par Lina Ghotmeh pour sa légèreté et sa sobriété ; celui du Luxembourg par STDM architectes et Mikan, pour sa scénographie et son schéma de réutilisation exemplaire ; le pavillon de l'Espagne, coucher de soleil habité renversant (Enorme arch.) ; celui du Kazakhstan pour sa subtile structure bois. Parmi les neuf pavillons dits « signature », commandés directement à des artistes ou à des architectes, citons Better Co-Being, le pavillon nuageux de Sanaa ; Null², de l'artiste et chercheur Yoichi Ochiai avec Noiz Architects, un organisme vibrant et rugissant qui génère un monde digital et organique ; le Dialogue Theater de Naomi Kawase (Grand Prix du festival de Cannes en 2007 pour *La Forêt de Mogari*), composé d'éléments de trois écoles abandonnées de la région de Kyoto et Nara. A l'intérieur étaient projetés des films bouleversants sur l'histoire de ces lieux et de leurs occupants. Le pavillon Earth Mart interrogeait quant à lui de manière très didactique les enjeux d'alimentation et de santé.

NEXT-GEN

Les aventures architecturales véritables ont fait irruption dans l'Exposition de manière inopinée, grâce à des installations logistiques au service des pavillons officiels. Un concours, présidé par Sou Fujimoto et réservé à des architectes nés après 1980, a permis à une vingtaine de jeunes architectes japonais prometteurs de réaliser les équipements périphériques nécessaires au bon fonctionnement de l'évènement. Cet aréopage de quadras pétillants a profité du manque de pression institutionnelle pour transfigurer des programmes de toilettes publiques (Takeshi Yonezawa et Yusuke Komata), d'aires de repos (o+h architects, Suzuko Yamada), d'aires de jeux pour enfants (Hattori / Midw architects) en projets d'architecture vivants et innovants. Une très belle exposition, à l'été 2025 à la galerie d'architecture MA de Tokyo, a d'ailleurs réuni ces 20 architectes souvent « héritiers de », comme l'étaient ceux qui entouraient en 1970 Kenzo Tange. La formation et la transmission au Japon se faisant toujours en empruntant les traces du Sensei (guide expérimenté). Sou Fujimoto est d'ailleurs l'un des rares à échapper à cette règle, car sans maître identifié.

1. Aire de jeu, Hattori / Midw arch.
2. Toilettes publiques, Takashi Yonezawa et Yusuke Komata arch.
3. Pavillon du Bahreïn, Lina Ghotmeh arch.

ÉMERGENCES

A saluer, l'intervention de l'architecte d'origine malienne Oussouby Sacko, qui vit au Japon depuis 1991 et a dirigé de 2018 à 2022 l'école d'architecture de Seika située à Kyoto. Depuis, il est devenu vice-président de l'association japonaise de l'Exposition universelle. Unique expert africain du comité d'organisation, il a aidé un certain nombre d'Etats, dits « émergents », africains mais aussi sud-américains, à participer à cette grande fête mondiale. Il a créé une zone appelée « Common Pavillons », localisée dans deux grands hangars, dans lesquels de nombreux pays pouvaient avoir des stands plus modestes présentant leur culture.
Une sorte de revanche sur la propagande coloniale de certaines expos, comme celle de 1958 à Bruxelles (ce nid d'espions qui a eu lieu en pleine guerre froide) dans laquelle les Etats colonisateurs affirmaient encore fièrement leur domination sur les Etats africains dans des zoos humains, villages indigènes reconstitués avec des comédiens issus des populations colonisées à qui les visiteurs lançaient parfois de la nourriture.

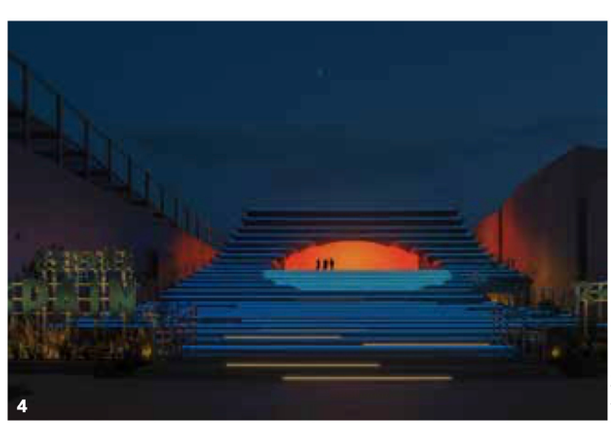
VITRINES ET GREENWASHING

Les autres pavillons étaient plutôt des hangars customisés, plus ou moins pimpants ; un grand décalage existait entre des extérieurs bavards, davantage portés par un plan de communication, et des intérieurs peu enclins à parler des questions et valeurs contemporaines. Ceci malgré la thématique générale de l'exposition, « Concevoir la société du futur, Imaginer notre vie de demain » et ses trois sous-thèmes prometteurs : « Sauver des vies, Inspirer des vies, Connecter des vies ». Chaque pays devait choisir l'un de ces thèmes. Alors que certains ont joué le jeu, dans la majeure partie des pavillons nationaux, les intérieurs déployaient des parcours immersifs se voulant envoûtants mais souvent dominés soit par un tourisme culturel confus, soit par la plongée dans un monde virtuel spectaculaire plutôt inquiétant.

SOCIÉTÉ DE CONTRÔLE

La visite de la manifestation nous imposait déjà ce monde de demain, l'argent liquide n'ayant plus place dans aucun des échanges effectué dans l'enceinte de l'Exposition. Il était obligatoire d'avoir une carte prépayée permettant une traçabilité de chaque visiteur. Pour entrer, il fallait se photographier et valider chaque jour son billet par reconnaissance faciale.

archexist



archexist

1 ET 2. Pavillon du Luxembourg, STDM architectes et Mikan.

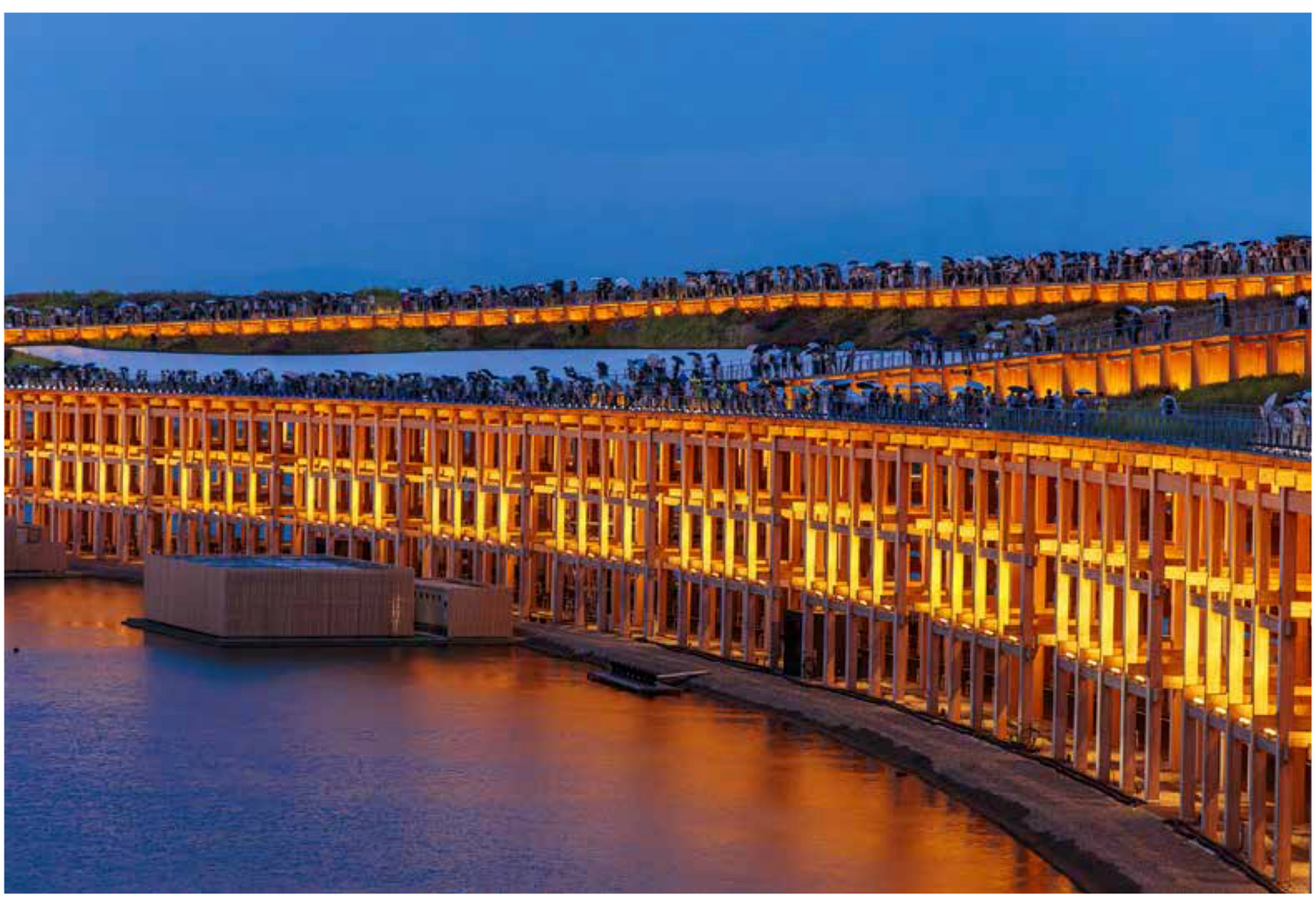
3 ET 4. Pavillon de l'Espagne, Enorme arch.

FRENCHY BUT CHIC

Le pavillon de la France, qui avait pour thème « L'hymne à l'amour » (Coldefy et CRA Carlo Ratti arch.), n'a pas échappé à la règle de la dissociation intérieur-extérieur. Le concours pour la scénographie organisé par la Cofrex ayant eu lieu avant le concours pour l'architecture, la connexion fut quasiment impossible. Le programme un peu laconique demandait aux architectes de concevoir une grande boîte présentant un escalier en façade, l'intérieur n'était pas encore défini. L'artiste Justine Eymard, directrice artistique de la scénographie intérieure, a néanmoins formulé une proposition très fine sur le parcours, avec un travail sur la sonorisation, en collaboration avec l'Ircam, par la synchronisation sur un même rythme des sons produits dans chaque partie de l'Exposition, les faisant battre comme des cœurs à la même pulsation. Le budget de réalisation s'est élevé à environ 50 millions d'euros (financé à 80 % par l'Etat, le reste par Dior et LVMH), contre 30 millions pour le pavillon de l'Exposition de Dubaï il y a cinq ans.

PARIS ABANDONNÉ

Il s'en est fallu de peu pour que Paris n'accueille une 7e Exposition universelle. En 2010, Jean-Christophe Fromentin, maire de Neuilly-sur-Seine depuis 2008, a lancé l'idée d'une candidature de la capitale, associant les territoires et les collectivités locales, prévoyant un autofinancement complet et un exercice globalement bénéficiaire. Soutenu par Anne Hidalgo mais court-circuité par la tenue des Jeux olympiques, le projet s'est déplacé de Paris à Saclay, avec un schéma directeur conçu par l'architecte Jacques Ferrier. Finalement, la candidature française, malgré un investissement important (plus de 20 millions d'euros), a été abandonnée en 2018 par Edouard Philippe, alors Premier Ministre, arguant d'un problème de financement. Un prétexte servant à masquer l'échec du gouvernement à construire la ligne 18 du métro desservant Saclay, selon Jean-Christophe Fromentin.
Osaka l'emportera devant Ekaterinbourg (Russie) et Bakou (Azerbaïdjan), la Russie s'étant retirée en 2023 pour des raisons politiques. La prochaine session aura lieu en 2030 en Arabie saoudite sur le thème « Imaginer demain ».



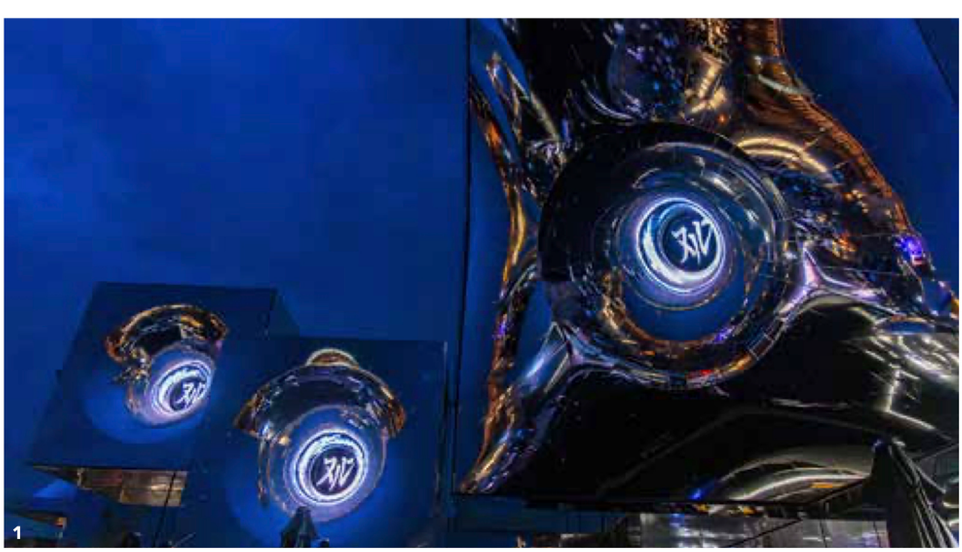
Le Grand Ring en soirée.

POLDER CASINO

C'est sur l'île, plus ou moins bien nommée, de Yumeshima (l'île du rêve en japonais), un polder construit en 1991 à l'extrémité ouest de la ville d'Osaka, qu'avait lieu ce grand évènement. Le sol ayant été gagné sur un ancien dépôt de déchets et de conteneurs, il a dû être dépollué à grands frais et renforcé pour éviter des glissements de terrain en cas de séisme. Une ligne de métro a été créée pour un coût global d'environ 400 millions d'euros. Une importante polémique est née, car sur cette même île a été programmé un grand complexe touristique regroupant hôtels, centre de loisirs et surtout un casino tourné vers l'Asie, ambitionnant de concurrencer celui de Macao. Déjà en chantier cette année, il devrait ouvrir ses portes en 2030 et bénéficier des infrastructures créées pour l'Exposition. Avec une seule ligne de métro pour une fréquentation journalière d'environ 30 000 visiteurs, sans accès à pied ou à vélo, le site choisi apparaît davantage tourné vers la mer, reliant le futur casino aux pays d'Asie plutôt qu'à la ville d'Osaka. Un choix en contradiction avec la tradition des premières expositions de se localiser dans les centres-villes, les installations monumentales rejoignant par la suite le patrimoine local. A l'instar du Crystal Palace, construit en 1851 à Londres lors de la première Exposition universelle (détruit lors d'un incendie en 1936). Ou à Paris, la tour Eiffel, le Grand Palais, l'ancien palais du Trocadero, le pont Alexandre III, le palais de Tokyo, la gare de Lyon, le métro, les bateaux-mouches… beaux restes des festins glorieux de 1855,1867,1878, 1889,1900 et 1937. Ce n'est cependant plus souvent le cas, comme l'ont montré Saragosse, Séville, Lisbonne ou Hanovre, dans lesquelles l'Exposition soutenait des politiques d'urbanisation et de reconversion. Quatre écoles existent en fonction des situations : celle de la démolition, celle du démontage/remontage, celle de la conservation et celle de la reconversion. Le site de l'Expo'70 d'Osaka est quant à lui devenu un parc avec la magnifique tour du Soleil du sculpteur Taro Okamoto et deux pavillons conservés, dont un présente de très belles maquettes de cette édition pleine de rêves colorés. En 2025, tous les pavillons ont dû présenter un plan de réemploi, réutilisation, ou recyclage. Il est question par exemple de garder environ 30 % de l'anneau de Sou Fujimoto pour le parc, le reste devant être déplacé, revendu et remonté ailleurs.

LA PEAU ET LES OS

Filles des révolutions industrielles, les Expositions universelles mettaient en scène les innovations technologiques (téléphone, cinéma, ketchup…), dans une architecture reflétant l'évolution des techniques constructives, en recourant par exemple aux matériaux comme le verre, le métal, l'aluminium, le béton… Le problème contemporain récurrent est le désintérêt des commanditaires des pavillons pour l'architecture. Ceux-ci ne se concentrent que sur le caractère épatant de l'enveloppe et non plus sur l'inventivité de la structure, comme les métabolistes l'avaient admirablement exprimé. In fine, la juxtaposition des costumes nationaux donne l'impression d'assister à un carnaval chaotique avec des télescopages parfois embarrassants. Cette année, les pavillons les plus intéressants faisaient la part belle à la recherche structurelle, en particulier les ossatures bois, comme le Grand Anneau de Sou Fujimoto. Plus grande structure architecturale en bois du monde, qui couvre une surface de 61 000 m², haute de 20 m, il est composé de cèdre et de cyprès japonais, mais aussi de 30 % de pin écossais. Il a été construit selon la technique d'assemblage *Nuki,* présente dans l'architecture traditionnelle de certains temples. Son recyclage est facilité par le fait que malgré sa forme globale et profitant de la grande amplitude, aucune partie en bois n'est courbe, ce qui favorisera sa reconversion. Ce projet à la forme rassembleuse opte pour une position ambiguë, des pavillons se trouvant à l'extérieur du cercle. Son décentrement, très japonais, lui fait enjamber une partie de la mer et se détacher un moment de son rôle fédérateur. En sous-face, sa fonction première est d'apporter de l'ombre aux visiteurs, grâce à des aires de repos ou des zones accueillant parfois de très longues files d'attente – jusqu'à deux heures pour entrer dans les pavillons les plus populaires. Le plus fascinant dans ce projet, ses deux faces complètement différentes. Vu de l'extérieur, on observe une mégastructure à mi-chemin entre le Colisée de Rome et le Kyomisu-Dera de Kyoto ; de l'intérieur, on voit des sols suspendus, parfois plantés, onduler et devenant eux-mêmes à la fois paysage et points d'observation sur l'Exposition ou sur la mer.



Frank Salama

1 ET 2. Le pavillon «signature» Null², de l'artiste et chercheur Yoichi Ochiai, avec Noiz Architects.

NOSTALGIE SEVENTIES

Dernière impression, on est loin du laboratoire d'innovation de la mythique Expo'70, organisée il y a 55 ans dans la banlieue nord d'Osaka. S'y exprimait alors de manière exubérante le mouvement métaboliste guidé par Kenzo Tange, auteur du schéma directeur de la manifestation. Il était venu accompagné de ses disciples : Arata Isozaki (qui a théorisé le concept du *Ma*, l'intervalle), Fumihiko Maki (qui a développé le principe de *Oku*, la profondeur), Kiyonori Kikutake (le maître de Toyo Ito) et Kisho Kurokawa (et ses capsules magiques). Les trois premiers obtiendront d'ailleurs le prix Pritzker. Cette édition aux saveurs futuristes – une pierre lunaire fraîchement rapportée par la mission Apollo était exposée – confortait le Japon sur la scène internationale. Son niveau d'ambition architecturale s'inscrivait dans une authentique démarche prospective et innovante. Elle a même suscité des vocations, comme celle de l'architecte d'Osaka Shuhei Endo, qui la visita alors qu'il était âgé de 10 ans. Sa fréquentation a longtemps détenu le record mondial de 64,2 millions d'entrées, avant d'être dépassée par Shangaï en 2010 avec 73 millions de visiteurs.

FOOD PALACES

L'évènement s'est inscrit à merveille dans le contexte de la ville d'Osaka, souvent qualifiée de « Marseille » ou de « Manchester du Japon ». Traditionnellement, une ville de commerce, de consommation, extravertie, chaleureuse et gouailleuse, assez éloignée de la modernité effrénée de Tokyo ou du caractère raffiné un peu strict de Kyoto. L'Exposition trouve parfaitement sa place dans cet univers du divertissement, à mi-chemin entre le parc d'attractions et la halle gourmande. D'ailleurs, une expression populaire locale dit qu'ici « On peut manger jusqu'à s'écrouler [ou se ruiner] ». Pour les familles, de nombreuses animations pour enfants (concerts, jeux d'eau, feux d'artifice, défilés…) égayaient les fins de soirée. Les parents appréciaient de pratiquer un tourisme frénétique avec un bilan carbone très limité, après avoir entrevu l'univers d'un pays, plus ou bien mis en scène, dans lequel ils n'iraient probablement jamais ou dont ils n'avaient jamais entendu parler.
Durant la semaine que j'ai passée à sillonner l'Expo, j'ai régulièrement demandé à des visiteurs japonais quels étaient leurs pavillons préférés. Leurs réponses, variées, portaient souvent sur des constructions dont l'intérêt architectural m'avait totalement échappé. Les raisons de leurs choix ? La qualité et l'originalité de la nourriture servie. Ici, c'est Osaka, et on doit bien manger.

Photos Ishiro Kawashima

Frank Salama

1. Toilettes publiques, Takashi Yonezawa et Yusuke Komata arch.
2. Tour du Soleil, Expo'70, Taro Okamoto.
3. Le Grand Ring de Sou Fujimoto..

Frank Salama